

## Activités préparatoires

### Anne-Marie Combres

#### Les symptômes de l'inconscient \*

Tout d'abord, je tiens à remercier mes collègues, Dominique Marin, Sophie Rolland-Manas et Sophie Perotin, pour leur invitation et leur confiance, et bien sûr pour leur accueil ! Merci à Véronique Marin pour la superbe photo qui illustre l'affiche de ce jour <sup>1</sup> et nous rappelle ainsi qu'il faut une longue analyse généralement pour voir dans quoi on est empêtré et en débrouiller certains nœuds ! Pas tous parce que c'est aussi le nœud qui nous fait tenir debout – c'est le vivant de la structure.

Nous allons donc travailler ensemble cet après-midi sur cette vaste question, les symptômes de l'inconscient, et je vais essayer d'apporter ma petite pierre à l'édifice en cours de construction...

Dominique Marin, ce matin, a fait ouverture avec la reprise de ce propos de Lacan, « l'inconscient n'est pas de Freud », dont l'équivoque peut aussi nous interroger – mais c'est un peu une boutade ! Si l'inconscient n'est pas de Freud, du moins pas seulement, de qui est-il alors ? De chacun qui doit se confronter au sien propre et aux conséquences où cela l'a amené, ne serait-ce déjà que dans son rapport au savoir... C'est ce qu'a fait Lacan dans son enseignement, lui qui se disait, lors de ses séminaires, en position d'analysant...

Sophie Rolland-Manas, dans son introduction, a relevé le point, la virgule plutôt dont je notais dans le pré/texte <sup>2</sup> que l'absence nous pointait le fait que les symptômes dont nous nous occupons sont de l'inconscient et pas tout symptôme. Et à son tour elle a attiré mon attention sur cette citation de Lacan relative à la broderie qu'il faut laisser tomber... D'ailleurs, Lacan poursuit en disant : « Mais c'est de la broderie parce que ça participe du *oui ou non*. Du moment que je dis *il n'y a pas* c'est déjà très suspect de n'être pas vraiment un bout de réel, puisque le stigmaté <sup>3</sup> du réel, c'est de se relier à rien <sup>4</sup> [...]. » Voilà une remarque tout à fait importante sur la question du symptôme !

Cela fait écho pour moi à ce que dit Lacan dans « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines <sup>5</sup> » :

– d’une part, il souligne d’emblée la question de la lecture : l’inconscient est quelque chose qui se lit – avec la présence de l’analyste –, car il fallait bien que Freud soit là pour le lire !

– d’autre part, « nous n’avons pas moyen de savoir si l’inconscient existe hors de la psychanalyse », ce qui va nous mettre au travail de savoir si nous pouvons en repérer des incidences en lien avec la subjectivité de notre époque. Il faudrait d’ailleurs savoir en quoi elle consiste... Dominique Marin, dans son article « Cyberpsychanalyse <sup>6</sup> », en donnait un aperçu.

Toujours dans « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », Lacan utilise à plusieurs reprises le mot « plaie », pour la psychanalyse, pour le langage, pour le social... Or, la plaie évoque la souffrance bien sûr...

Freud, dans *Malaise*, soulignait déjà que « l’angoisse se cache derrière les symptômes <sup>7</sup> ». Cette remarque se raccorde à la question de la fin de l’analyse et à la traversée de l’angoisse. D’ailleurs, il donnait aussi à ce moment-là comme définition du symptôme : « Quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes et ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité <sup>8</sup>. » Mais « plaie » évoque aussi la coupure, l’entaille, et donc le discours analytique et l’interprétation.

Dans ces mêmes conférences, Lacan souligne que « le symptôme au sens analytique est de tout autre nature que le symptôme organique <sup>9</sup> » ; ne s’agit-il pas là du symptôme fondamental qui lie, fixe le sujet à son inconscient ? Ce que « le sujet a de plus réel », précisait-il encore...

Je m’attarde un peu sur ces conférences, car elles constituent une sorte de synthèse de son enseignement à cette époque. Reprenons-en donc les circonstances.

Lacan vient juste de donner la première leçon du séminaire sur Joyce le Sinthome. Au cours de cette première leçon, il explique la raison qui lui a fait écrire « sinthome » à la place de symptôme. C’est en effet l’ancienne orthographe. Mais surtout parce qu’il s’agit de travailler avec *lalangue* – ce que fait Joyce particulièrement dans *Finnegans Wake* –, dont Lacan fait de plus en plus usage, comme nous le voyons notamment à partir de « La troisième <sup>10</sup> ».

Il fait aussi dans ce séminaire sur le sinthome tout un déploiement sur l’équivoque : « [...] nous n’avons que ça, l’équivoque, comme arme

contre le symptôme [...] En effet, c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne <sup>11</sup>. » Cette résonance, c'est dans le corps qu'elle se situe...

Lacan avait introduit quelque temps auparavant, lors de la deuxième conférence sur Joyce, « Joyce le symptôme II », le 16 juin 1975, le terme « parlêtre ». Notons également que dans cette même conférence il se met à user aussi de l'écriture en lettres majuscules : *S.K.beau*, *LOM*, mettant ainsi au premier plan la question de la lettre et de l'écriture. Le séminaire *Encore* mettait déjà l'accent sur cette question, mais pas de la même façon.

Ce terme de parlêtre pour nommer l'inconscient – et dont Lacan dit qu'il le substitue à l'inconscient freudien –, en quoi diffère-t-il de l'inconscient freudien, l'inconscient-langage qui se déchiffre ?

« L'S.K.beau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de *LOM* <sup>12</sup> [...]. »

S'il s'agit d'un « savoir parlé comme constituant de *LOM* », ce n'est pas à confondre avec l'individu ni avec le sujet dit de l'inconscient, comme l'évoquait Elisabeth Thamer.

L'inconscient-réel, à la différence de l'inconscient-fantasme, ne se déchiffre pas ; il surgit, on le rencontre, à la faveur d'un lapsus ou d'un rêve par exemple... L'inconscient n'a rien à voir avec l'instinct ou quelque savoir archaïque, ni non plus avec des pensées qui se prépareraient de façon souterraine. C'est une pensée avec des mots, une pensée qui échappe à votre vigilance, à votre état de surveillance active. « C'est comme si un démon se jouait de votre vigilance <sup>13</sup>. »

Nicolas Bendrihen en avait donné un exemple fort parlant lors du séminaire de Toulouse en juin 2018. Il expliquait que, depuis son arrivée à Paris, un symptôme particulièrement douloureux était réapparu et renforcé. Un de ses collègues le voyant souffrir lui demande depuis quand il souffre ainsi. Sa réponse est l'occasion d'un lapsus « absolument inattendu, et formidablement contingent avec la question posée et le lieu ». En fait, voulant donner un nom de lieu, c'est un autre nom de lieu qui lui est venu en réponse. Le signifiant qu'il voulait dire concernait son lieu d'exercice professionnel, à côté de Paris : « [...] mot dont la *motérialité*, vraiment la matière sonore, résonnait profondément pour le sujet névrosé que j'étais. Et

le signifiant qui a surgi, sans que je veuille le dire, sans l'avoir prévu, c'est le nom d'un lieu, d'un autre lieu, où le pire a eu lieu. Un lieu dont je m'obstinais à ne rien vouloir savoir, et sur lequel pourtant toute ma névrose s'était tricotée. »

En analyse, du coup, il s'entend dire des choses qu'il n'avait pas prévu de dire : une scène en rapport avec les résonnances du lapsus, qui fait fantasme et éclaire sa position dans le monde. L'allègement s'ensuit, et, quelque temps après, la séparation d'avec l'analyste.

Elisabete Thamer en avait également donné un témoignage lors de sa venue à Toulouse. Il s'agit d'un rêve, je la cite :

« J'avais trouvé quelques lignes écrites par mon précédent analyste sur mon cas, une sorte de vignette clinique. Le titre de ces notes était "betesemani", et il était écrit en gras. *Betesemani* est un mot qui n'existe pas. Ni en français, ni dans ma langue maternelle, le portugais, ni dans aucune des autres que "je baragouine". Le mot "betesemani" m'a fait sourire dès mon réveil, et cela pour deux raisons : la première, parce que sa signification était claire pour moi - "bete", en français veut dire ce que ça dit, est aussi la façon dont est orthographiée la partie finale de mon prénom : Elisabete, qui s'écrit B E T E de cette façon-là par un caprice de la dictature militaire qui avait pris le pouvoir au Brésil l'année de ma naissance. [Au Brésil, ses amis l'appellent "Bete", qui ne veut rien dire en portugais.] *Semani* avait un sens évident pour moi, car il faisait référence au verbe grec *semainein*, qui veut dire "signifier", et qui était un mot sur lequel je travaillais beaucoup à ce moment-là pour ma thèse en philosophie. *Betesemani* voulait dire donc pour moi "une signification bête". C'est donc ce titre qui annonçait les lignes du rêve qui résumait ma vie, qui condensait le scénario fantasmatique. [...] Dans la partie finale du rêve, j'étais incapable de trouver les mots que je souhaitais dire au personnage qui incarnait l'Autre. Je ne trouvais pas les mots que je voulais dire, mais d'autres s'imposaient à moi, des mots qui résumaient de façon limpide la position de jouissance qui avait traversé ma vie. Face à ces mots que je disais sans "vouloir" les dire tout en les disant, j'exclame à moi-même : "ce n'est pas ça !" Je me réveille. Ce rêve ne suscita point d'associations ni de déchiffrement. C'était le résumé de ma vie, qui se révélait, tout d'un coup, comme "une signification bête", une réponse de jouissance qui expliquait une grande partie de mes symptômes, mais aussi de mes valeurs et de mes goûts... Tout cela m'est apparu, enfin, comme une immense équivoque : "Ce n'est pas ça !" Ce "ce n'est pas ça !" a généré un affect nouveau, marquant un virage décisif et durable dans l'analyse bien sûr, mais surtout dans la vie. »

C'est de cela qu'il s'agit quand on parle de l'inconscient-réel. La différence porte sur la façon dont on aborde l'inconscient : ce n'est pas l'élucubration de savoir en quoi réside toute une part de l'analyse, avec l'interprétation

et les découvertes qui éclairent le sujet sur son rapport à ses symptômes, travail nécessaire, bien sûr ! Il s'agit de quelque chose qui émerge dans la parole de l'analysant et qui se découvre d'un seul coup, « l'esp d'un laps » dit Lacan. En soi, le lapsus ou le mot qui relève de l'inconscient-réel ne demande pas d'associations interprétatives ; ce n'est pas dans la chaîne signifiante, cela se rattache à la jouissance.

Mais ces deux exemples soulignent bien que c'est par la parole que peut se défaire ce qui s'est fait par la parole.

### Le mensonge sur le mensonge du symptôme

Autre point à souligner : à la suite de l'exposé « Du désir d'être analyste » de Marcel Ritter au congrès de Strasbourg, le 12 octobre 1968, Lacan revient sur la question du mensonge, et dans sa réponse fonde la différence entre psychothérapie et psychanalyse. Ce sur quoi nous aurons aussi à prêter attention au cours de nos journées, et qu'il me paraît important de rappeler.

« C'est l'un des points les plus vifs de la différence psychothérapie-psychanalyse. En psychanalyse, on peut dire sans choquer, sous prétexte qu'on parle de défense, que le symptôme est mensonger. Mais une défense n'est pas du tout mensongère. *Ce contre quoi le sujet se défend, c'est là qu'est le mensonge.* Ce n'est pas parce que le fantasme donne son cadre à la réalité qu'il est vrai pour autant. C'est ce qui fait pour un sujet la réalité qui est d'ordinaire le plus mensonger. Ce n'est pas parce que nous découvrons le mensonge que le symptôme a valeur mensongère. Il a cette valeur véridique de nous mettre sur la trace du mensonge. Car ce qu'on découvre chez le sujet derrière sa défense ne fait pas qu'après cette découverte le sujet nage dans la vérité, ce qui serait d'ailleurs le plus souvent très incommode. L'un des plus grands flous de la notion de psychothérapie est de croire que la vérité est en dessous alors qu'elle est en surface, mais il faut savoir la lire. Ce qu'on prend pour une espèce de tendance qui monte du fond, c'est ça qui est le mensonge. Savoir pourquoi ce mensonge est nécessaire mettrait l'ordre de la névrose dans une lumière différente. Tout le monde sait qu'il n'y a pas beaucoup de danger à chercher ce qu'il y a au fond de la névrose. Ce qui est dangereux, c'est que le symptôme signale la vérité de façon si opaque, et cela a certainement des conséquences qu'on mette en valeur sa fonction véridique. »

### Le parlêtre

Lacan à la fin de son enseignement précisera le symptôme comme événement de jouissance qui laisse une marque, produite donc de manière contingente, indépendante du désir de l'Autre. En effet, c'est le sujet qui est traumatisé par l'Autre alors que c'est le corps qui porte le symptôme. Le fait

« qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet <sup>14</sup> », ce qui rend un peu caduque l'expression « sujet de l'inconscient », ou du moins inopérante dans la mesure où elle est sous-tendue par l'idée qu'il serait possible de venir à bout, par le déchiffrement, de ce qui a été chiffré...

L'analyse pourrait alors permettre au sujet de repérer d'où vient sa singularité, la façon dont son inconscient fabrique les symptômes, et de se situer en fonction de cette singularité – cela en comptant bien sûr sur l'efficacité du dire !

Pour cela, il faut qu'il fasse un effort pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis : « Ça vaut la peine de traîner au-delà de toute une série de particuliers pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis. » Lacan, dans son intervention qui fait suite à l'exposé d'André Albert, fait la distinction entre le particulier du symptôme et la singularité. « Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom, une destinée, c'est ça, le singulier, ça vaut la peine d'être sorti, et ça ne se fait que par une bonne chance, une chance qui a tout de même ses règles. Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme <sup>15</sup>. »

André Albert, dans son texte, relevait les différentes formulations par Freud de la règle fondamentale et leurs implications, règle reformulée par Lacan : « Dire n'importe quoi sans hésiter à dire des bêtises. » Il souligne que la clause freudienne de non-omission ne consiste pas à tout dire mais qu'elle commande de « dire quelque chose de plus, quelque chose de si singulier que l'on ne saurait le reconnaître à aucune de ses particularités : à ne rien exclure, ne point omettre un certain *rien*, une certaine *rem* qui est en deçà de toute détermination dans le registre du bon ou du mauvais, justiciable tout au plus, selon Lacan, du terme de *bêtise* <sup>16</sup> ».

Il précise que cette clause de non-omission permettrait d'attirer la parole vers l'au-delà du principe de plaisir, pour viser la jouissance et approcher la singularité « d'une chose qui n'est pas réductible à la série des représentations plaisantes ou déplaisantes <sup>17</sup> », autre façon de désigner le sinthome...

*Mots-clés : inconscient, réel, symptôme, sinthome, singulier.*

\* ↑ Texte prononcé lors de l'après-midi préparatoire aux Journées nationales EPFCL 2018 de Paris « Les symptômes de l'inconscient », le 13 octobre 2018 à Narbonne.

1. ↑ <https://www.champlacanien.net>
2. ↑ Anne-Marie Combres, « Pré/texte 2 », *Mensuel*, n° 124, Paris, EPFCL, mai 2018, p. 53-55.
3. ↑ « - étym. 1406 ◇ latin *stigmata*, plur. de *stigma*, mot grec "piqûre, point"
  - Blessures, cicatrices, marques miraculeuses, disposées sur le corps comme les cinq blessures du Christ. *Les stigmates de saint François d'Assise. Recevoir les stigmates.*
  - Marque laissée sur la peau (par une plaie, une maladie), cicatrice, *Les stigmates de la petite vérole. Un stigmat.*
  - xvii<sup>e</sup> 1. Ancienne marque imprimée au fer rouge sur le corps comme châtiment,
  - 2. flétrissure.
  - Littér. Marque, signe qui révèle un état de détérioration. / empreinte, trace. *Les stigmates de l'alcoolisme. "le visage marqué de tous les stigmates de la stupidité" (Queneau).*
  - Sc. nat. (1690) Chacun des orifices de la région latérale du corps (d'un insecte) par où l'air pénètre dans les trachées. »

Source internet, dictionnaire Le Robert.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 124.
5. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1976, p. 5-63.
6. ↑ D. Marin, « Cybersychanalyse », *Mensuel*, n° 100, Paris, EPFCL, novembre 2015, p. 27-33.
7. ↑ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 95.
8. ↑ *Ibid.*, p. 99.
9. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », art. cit., p. 34.
10. ↑ C'est aussi une affaire d'écriture et de lecture, car à l'oral il n'est pas toujours facile de distinguer si on dit « symptôme » ou « sinthome ».
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 17.
12. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565-566.
13. ↑ J. Lacan, Communication et discussions au Symposium international du Johns Hopkins Center à Baltimore, 21 octobre 1966, inédit.
14. ↑ J. Lacan, « L'acte analytique, Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 376.
15. ↑ J. Lacan, Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert, « Le plaisir et la règle fondamentale », 14 et 15 juin 1975, dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris, École de Chimie, *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 22-24.
16. ↑ A. Albert, « Le plaisir et la règle fondamentale », *Scilicet*, n° 6-7, *op. cit.*, p. 67-80.
17. ↑ *Ibid.*